

ler l'expression de leur opinion par un motif sordide ne se font aujourd'hui aucun scrupule de spéculer sur les élections, il y a un excédant dans la caisse de certains gens. Au commencement de la lutte, ils obtiennent du candidat un petit ou un gros capital, selon le degré d'habileté qu'on leur reconnaît, et ouvrent boutique de votes, après avoir prélevé sur le fonds une forte commission.

Reportons-nous un instant à ce qui se passait autrefois.

Les élections duraient un mois. On enregistrait trente à quarante voix par jour, les affaires étaient suspendues, l'unique affaire était de faire élire les candidats patriotes. On s'en occupait tout le jour et le soir on se réunissait pour en causer. Les femmes prenaient part à la lutte avec l'ardeur qu'elles apportent en toute chose.

Elles encourageaient les tièdes, gourmandaient les tempérisateurs, allaient jusqu'au fond des faubourgs recruter des voteurs. Il y avait alors une sorte d'aristocratie patriotique composée des familles d'où sortaient les meilleurs patriotes. Les noms de ceux qui la composaient ont conservé jusqu'à nous un certain prestige national, et sont pour leurs descendants comme des titres de noblesse civique. Lorsque dans une réunion canadienne on prononce les noms des Labrie, des Papineau, des Viger, des Roy, des Perrault, un sentiment instantané de respect s'empare de tous les cœurs et spontanément l'on se découvre devant le souvenir de l'honneur et du dévouement, on salue dans leurs tombes tous ces grands citoyens qui vécurent pour leur pays et l'aimèrent jusqu'au désintéressement.

Cette aristocratie civique jetait dans l'ombre, dans une ombre épaisse, la noblesse dégénérée qui traînait dans les régions officielles les restes des noms les plus brillants d'autrefois.

La ville présentait aux élections le plus admirable spectacle que puisse offrir la liberté. Partout, à tous les rangs, le dévouement aux intérêts publics, la passion, l'inquiétude du bien général, l'amour du pays, ardent, profond, absorbant tous les sentiments personnels; l'électeur venant apporter son vote de lui-même, sans sollicitation d'aucune sorte, sans espoir de faveur, sans crainte d'intimidation, avec la fermeté de devoir, l'élan du patriotisme, le candidat briguant les suffrages, non pour être ministre ou pour mériter par ses voies une place de son parti à la fin de sa carrière parlementaire, mais pour le seul hor-

neur de recevoir un mandat de la confiance de ses concitoyens, d'être distingué dans la foule des patriotes par l'estime publique, mais avec la certitude d'avoir à subordonner constamment son intérêt à celui de son parti, de n'écouter jamais même les plus légitimes aspirations de l'ambition. La cabale, le recrutement patriotique se faisant gratuitement, je n'ai pas besoin de le dire, mais avec une émulation telle que le triomphe, que la gloire était pour celui qui avait donné le plus de voix à la patrie, gagné le plus de votes pour les candidats nationaux.

En regard de ce tableau détaché de notre passé et que notre patriotisme vient encore une fois contempler avec fierté, un bon nombre d'entre nous se sont reconnus ou ont reconnu leurs pères. Permettez-moi de vous présenter le spectacle dont vous êtes maintenant à chaque élection, les témoins profondément attristés et indignés.

La première question que l'on pose au candidat ce n'est pas s'il a de bons principes, des vertus civiques ou du talent : on lui dit brutalement :

« Combien voulez-vous y mettre ? si vous n'avez pas deux, trois, quatre, cinq mille louis, restez chez vous, vous n'avez pas les moyens de servir votre pays, vous n'êtes pas assez riche pour être élu. » Le prix des mandats a encore haussé depuis les dernières élections générales. Maintenant le moins que l'on puisse calculer, c'est un louis par tête. L'argent que l'on économise sur ceux qui ne se vendent pas, on le répartit sur ceux qui coûtent cher et cela ne suffit pas toujours. On manque parfois des bons marchés, faute d'avoir l'argent à temps.

De fait, les élections ne sont plus qu'une question d'argent. Les gens qui n'achètent, ni ne se vendent sont en minorité. Les influences particulières qui assuraient le succès d'une élection sont ruinées, détruites.

Autrefois les voix se groupaient, dans chaque quartier, autour de quelques influences dues à la respectabilité et à des services publics. Un ancien citoyen instruit, à l'aise, connu par ses lumières, respecté à cause de ses mœurs, dirigeait trente, quarante, cent voix au scrutin. Les gens, qui ne connaissaient rien en politique, s'informaient de son opinion comme celle d'un guide sûr et fidèle, et appuyaient le candidat qu'il leur recommandait.

*A Continuer.*